

La route conduisait en lacet en haut de la montagne. Il pleuvait à verse, et parfois des éclairs foudroyants, suivis de coups de tonnerres assourdissants, éclairaient le paysage. Julie devait se concentrer, les essuie-glaces arrivant à peine à chasser l'eau qui dégoulinait sur le pare-brise. Elle aurait voulu accélérer, mais la hauteur des précipices qui défilaient sur sa droite la rendait prudente. Il fallait qu'elle arrive là-haut, qu'elle puisse se réfugier dans ce chalet, où elle avait vécu des moments merveilleux.

Une douleur diffuse irradiait soudain dans son dos. Cela faisait des kilomètres qu'elle la sentait, et jusqu'à présent, elle avait réussi à ne pas y penser, à l'oublier presque. Mais elle commençait à être de plus en plus inconfortable.

Dire que tous cela avait commencé des mois plus tôt, par une belle journée de septembre. Ce jour-là, elle avait réalisé un bon chiffre dans sa boutique de cadeaux, et d'ailleurs pendant qu'elle fermait boutique, son amie et vendeuse Chantal, qui lisait la rubrique astrologique d'un magazine, lui avait fait remarquer que son horoscope prédisait une bonne surprise. Elle avait ri, en rétorquant : « Peut-être que Jérôme va se décider de me faire une demande en mariage ».

Julie serra plus fort le volant, ses jointures blanchirent, et un nouvel éclair traversa son champ de vision, avant de s'abattre plus loin dans la vallée dans un fracas épouvantable.

Lorsqu'elle était rentrée ce soir-là, elle avait posé, comme à son habitude, les clés sur la petite commode du couloir, après avoir pendu sa veste au portemanteau.

- Je suis rentrée ! avait-elle lancée, joyeuse, avant de se diriger vers le salon pour voir si Jérôme était déjà là.

Elle l'avait trouvé dans la chambre à coucher. Il y avait une valise sur le lit, ainsi qu'un sac à dos, posé par terre. Elle était restée immobile dans l'encadrement de la porte, regardant son compagnon vider la commode.

- Mais.... Qu'est ce... n'avait-elle pu s'empêcher de bégayer.

Aujourd'hui encore rien qu'au souvenir de ce qu'elle avait ressenti à ce moment-là, elle serra les dents. Une douleur plus aiguë que les autres la fit dérapier, et elle eut du mal à reprendre le contrôle de son véhicule. Elle s'arrêta sur le bord de la route, espérant qu'aucune autre voiture n'ait l'idée de venir par ici, car sous cette pluie, l'accident serait inévitable. Se laissant aller contre le siège, elle ferma les yeux, et revêcut ces moments douloureux.

Jérôme avait tourné la tête vers elle, il lui souriait.

- Figure-toi ma chérie, que j'ai été choisi pour mener à bien le projet en Colombie. Je pars demain très tôt.

- En Colombie ? avait-elle répondu d'une voix mourante, avant de se laisser choir sur un fauteuil.

Jérôme avait continué d'entasser ses vêtements, tout en expliquant :

- Le chef m'a fait venir dans son bureau ce matin, il m'a dit que j'étais l'homme de la situation. On va construire un pont dans une région perdue d'Amérique du Sud, et il faudra des gens compétents. Il pense que je suis la personne la plus apte à aller sur place.

- Un pont ? Tu vas aller au bout du monde pour construire un pont ? n'avait-elle pu s'empêcher de dire avec une voix emplie de reproche.

Jérôme l'avait regardé, surpris.

- Mais voyons, je suis ingénieur, c'est mon métier !

- Oui, mais dois-tu pour cela aller au bout du monde ?

- Je vais là où on a besoin de moi, c'est normal.

- Et combien de temps cela va-t-il durer ?

- Quatre ou cinq mois, six au maximum, pour tout mettre en place.

- Et nous ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle trouva trop geignarde.

Jérôme s'était accroupi devant elle, et avait pris son visage en coupe dans ses mains. Il l'avait regardé intensément avant de répondre :

- Ma douce, je vais partir pour mon travail, lui avait-il dit, je ne pars pas en guerre. Je reviendrai.

- Quand ? avait-elle lâché, comme un cri du cœur.

Jérôme laissa retomber ses bras.

- Je ne sais pas, lorsque le travail me le permettra, lors d'un week-end prolongé, je n'en sais rien encore. Puis il s'était levé en soupirant, avant de reprendre :

- J'aurais cru que tu te réjouirais pour moi, c'est une promotion. Après tout, tu as toi aussi une carrière.

- Me réjouir de ton départ ? avait-elle répondu, alors que le désespoir faisait place à l'indignation. Ma boutique se trouve en ville, je n'ai pas besoin d'y aller avec un avion, et je suis là tous les soirs, moi !

Jérôme n'avait rien dit, mais il avait continué à faire ses bagages. Alors elle était sortie de la chambre, le choc du début ayant fait place à la colère. Elle était entrée dans la cuisine, et avait commencé à préparer le repas du soir. Elle avait entrechoqué les ustensiles de cuisine, tellement elle en voulait au monde entier. Et puis elle avait senti les mains de Jérôme sur ses bras, et son courroux était tombé comme un vêtement qu'on enlève. A la place, il n'y eu plus que du chagrin. Elle sentait naître des larmes sous ses paupières, mais elle les avait retenues de toutes ses forces, en fermant les yeux très fort.

- Je sais que tu es en colère, lui avait murmuré Jérôme à l'oreille, mais il est des choses qu'on ne peut pas changer. Tu savais bien que j'étais ingénieur lorsque nous nous sommes rencontrés, et je suis déjà parti souvent sur des chantiers, pour construire des chemins de fer, des ponts ou autre chose.

Julia avait baissé la tête, avant de répondre :

- Oui, mais c'était toujours en Europe, tu restais absent un mois ou deux au maximum, et tu rentrais presque tous les week-end. C'était dur, mais supportable.

- Dans mon métier on ne choisit pas où l'on va travailler, il faut prendre l'ouvrage comme il vient.

- Oui, mais c'est si loin l'Amérique du Sud !

- Je reviendrai, je te le jure.

- Tu vas tellement me manquer, avait chuchoté Julie, qui n'avait pu retenir les larmes qui coulaient le long de ses joues. Elle avait hoqueté, en s'essuyant les yeux du plat de la main. Jérôme l'avait retournée vers lui, en la serrant fort dans ses bras.

- Je t'aime, mon cœur, je t'aimerai même si je suis loin de toi. Et puis pense à la joie que nous aurons lorsque je reviendrai.

Elle avait sangloté de plus en plus fort, et malgré les caresses et les baisers de Jérôme, elle n'avait pu s'en empêcher. Ils avaient fait l'amour, comme si c'était la dernière fois, et elle s'était remise à pleurer, alors qu'il la tenait juste entre ses bras sans rien dire.

Elle aurait cru qu'elle ne pourrait pas dormir, mais le chagrin et les larmes aidant, elle s'était endormie comme une masse, et ne s'était réveillée que le lendemain, quand que Jérôme l'avait doucement secouée.

- Voilà, je suis prêt à partir. Je t'appellerai lorsque j'aurai atterri.

Ils s'étaient regardés un moment, puis il l'avait embrassé tendrement.

Lorsque la porte d'entrée avait claqué, elle avait eu l'impression d'un coup de feu en plein cœur.

Cette journée là, elle l'avait vécue dans un vrai brouillard, et même lorsque Jérôme l'avait appelée, ils n'avaient pas dit grand-chose. D'abord, la ligne était très mauvaise, et de part et d'autre tout avait été dit...

La pluie semblait moins drue, et Julie remit le contact. Elle devait réussir à aller au bout de la route.

Pourtant elle ne pu faire le vide dans son esprit, et elle se souvint avec acuité, des mois qui avaient suivi. Jérôme lui avait téléphoné au début, de temps à autre, mais la ligne était si mauvaise qu'il avait cessé au bout d'un mois. Ensuite ce furent les lettres, peu nombreuses, mais elle pouvait les lire et les relire. Après Noël elle n'eut plus aucune nouvelle. Elle avait chaque jour été déçue, en regardant dans sa boîte aux lettres. Elle frisait la dépression, lorsqu'un soir elle se vit dans la glace de la salle de bain. Elle avait l'air d'un zombie. Elle s'était regardée longuement, puis elle avait pris sa décision. Puisque Jérôme semblait l'avoir oubliée, elle décida de rompre, de partir, et d'essayer d'oublier. Cela allait être dur bien sûr, mais ne valait-il pas mieux couper les ponts une bonne fois pour toute, au lieu de vivre cette lente agonie ? Elle avait écrit une dernière lettre à Jérôme, et s'était installée chez Céline.

Julie alluma la radio, peut-être que la musique allait lui changer les idées. La voix de Bénabar envahit l'habitable : « *Si j'avais su que tu me manquerais à ce point, si j'avais su que j'aurais tant de chagrin* ». Les paroles lui firent monter les larmes aux yeux, et elle se traita mentalement d'idiote. A nouveau elle se replongea dans le passé.

Céline était une femme moderne. Elle misait tout sur sa carrière d'avocate, et avait de temps en temps de petites liaisons passagères. Lorsqu'elle l'avait vue sur le seuil de sa porte, elle s'était exclamée :

- Ben ma vieille, tu as une tête épouvantable !
- Merci, je suis au courant.

Céline l'avait laissé entrer, avant de reprendre :

- Qu'as-tu l'intention de faire ?

Julie s'était laissée choir sur un fauteuil en cuir blanc.

- Je ne sais pas, je n'ai aucune idée.
- Si j'étais toi, avait repris Céline en allumant une cigarette, j'irais chez le coiffeur et l'esthéticienne pour me remonter le moral.
- Tu crois vraiment qu'il suffit d'un soin de peau et d'une nouvelle coiffure pour se remettre d'un chagrin d'amour ?
- En tout cas avec moi ça marche.
- Céline, tu n'as jamais été amoureuse !
- Erreur, j'ai déjà été amoureuse, mais heureusement, je n'ai pas pris ce sentiment trop à cœur, et au moment de la séparation, je n'ai pas été complètement anéantie, ce qui est ton cas, d'après ta mine.

Puis elle était sortie de la pièce avant que son amie ne puisse répondre. Julie avait soupiré. Comment une fille aussi libre, qui n'avait jamais tenu plus de deux mois avec le même homme, aurait-elle pu comprendre les sentiments qu'elle éprouvait pour Jérôme, avec qui elle vivait une histoire intense depuis deux ans ?

- Tu préfères du café ou du thé ? avait lancé Céline du fond de sa cuisine

- Tu ne pourrais pas me rapporter une tisane ou une infusion ? avait répondu la jeune femme.

Le silence était à nouveau retombé. Julie avait regardé autour d'elle. Elle avait toujours trouvé le salon de son amie un peu froid. Il était ultra moderne, une table basse en métal et en verre faisait face au canapé de cuir. Sur les murs, entre deux tableaux abstraits qui lui donnaient la chair de poule, était accroché un écran plat. Le parquet de bois blond était recouvert d'un

tapis aux motifs qui rappelaient les tableaux. Presque pas de meubles, tout était dépouillé dans cette pièce, à part le coin des poissons. Céline n'aurait jamais voulu s'encombrer d'un animal, mais elle adorait les poissons « Cela me calme avant et après mes procès », disait-elle toujours.

Julie s'était levée et dirigée vers l'aquarium. Des poissons de toutes les couleurs, nageaient dans une luxueuse végétation. Ici et là, Céline avait ajouté des cailloux, et un bateau qui semblait avoir sombré. Julie avait souri, en comparant l'habitat des poissons presque surchargé et ce salon presque vide.

Déjà les talons haut de Céline claquaient sur les dalles du couloir, puis sur le plancher. Elle avait posé un plateau sur la table basse, puis s'était assise posément sur le canapé en prenant une tasse. Elle avait fermé les yeux pour déguster son espresso. Elle avouait volontiers que c'était là son plus grand plaisir et elle s'achetait régulièrement des machines dernier cri.

Julie était revenue à sa place, et avait été surprise de s'apercevoir qu'au lieu de son infusion, il y avait un verre et une petite bouteille d'eau minérale pétillante. Elle avait regardé son amie et demandé en souriant :

- C'est ce que tu appelles une infusion ?

- Voyons Julie, ce genre de breuvage est fait pour les malades, ou pour les vieilles personnes. Je ne suis ni l'un ni l'autre.

Julie n'avait rien dit, elle s'était contentée de verser l'eau dans son verre.

Assez vite, la routine s'était installée. Céline était rarement chez elle, toujours par monts et par vaux pour sa carrière, mais aussi pour son amusement. Deux fois par semaine, une femme de ménage passait pour s'occuper des tâches ménagères. Les seuls compagnons de Julie avaient été les poissons qui tournaient en rond entre les algues et les cailloux.

Elle n'avait pas oublié, mais elle était comme anesthésiée. Tout devint machinal, elle se contentait juste de survivre, comme ces rescapés de catastrophe.

Elle revint au moment présent, lorsqu'une qu'un nouvel élanement la plia en deux. Elle dérapa un peu, et faillit passer par-dessus bord. Elle respira fort. L'orage s'éloignait, et le rappeur Sinik entonnait « *C'est le son des regrets sales, fusillades et représailles* ». Julie coupa le son. La pluie était moins forte, elle tremblait encore de frayeur, et elle avait besoin de se dégourdir les jambes. Elle ouvrit la portière, et en sortit péniblement. Elle mit ses mains sur ses reins, et s'étira. Le ciel était plus gris et sur la montagne il faisait plus frais que dans la vallée. Jamais on aurait cru qu'on était déjà fin mai. Machinalement, Julie s'approcha du bord de la route. Un vent frais s'était levé et faisait voler ses cheveux. Julie se mit à respirer doucement. Inspirer par le nez, expirer par la bouche. Et à nouveau elle fut envahie par les souvenirs.

Un mois plus tôt, Jérôme était revenu. Les six mois étaient devenus huit, sans que jamais il ne revienne. Il s'était précipité chez Céline, car il avait vite fait d'apprendre où Julie se cachait. Elle s'était enfermée dans sa chambre, lorsqu'il avait repoussé son amie pour entrer de force dans l'appartement.

- Julie, reviens ! avait-il dit à travers la porte.

- Je ne veux pas, tu m'as fait trop de mal, va-t-en, je veux juste t'oublier.

- Ouvre cette porte ! s'était-il exclamé en tapant contre le battant.

Elle n'avait rien répondu, mais au loin, elle avait entendu la voix de Céline qui citait les peines encourues devant un tribunal pour avoir forcé une propriété privée.

Il était parti, mais Julie avait su qu'il reviendrait, alors elle avait jeté quelques affaires dans une valise, et c'était enfuie à la campagne, chez de lointains cousins dont il n'avait jamais entendu parler. Elle y était resté cachée pendant deux semaines, puis de retour, elle était

passée à sa boutique, et avais appris par Chantal que la sœur de Jérôme, Gabrielle était passée au magasin.

- Ah oui ? Et que voulait-elle ? avait demandé Julie, l'air de rien.

- Elle se faisait du souci pour son frère.

- Ah ! avait laconiquement répondu la jeune femme.

- D'ailleurs il est passé tous les jours de la semaine dernière, mais pas celle-ci. En tout cas je dois vous dire que si vous voulez vous rabibocher avec Jérôme il se trouve dans son chalet des montagnes.

Julie n'avait rien dit, elle avait essayé de continuer à vivre comme avant, mais elle se rendait compte qu'elle avait fui Jérôme, pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Le faire souffrir autant qu'elle avait souffert. A présent, elle était au dessus de ça, et ne souhaitait plus qu'une chose, se fondre dans ses bras, le retrouver comme avant.

Lentement elle reprit place dans sa voiture. Elle avait combattu pendant quelques jours encore, avant de jeter l'éponge, et de décider d'aller le retrouver. Et c'est ainsi qu'elle se retrouvait sur cette route de montagne, au milieu d'un orage, en train de vivre les moments les plus difficiles de sa vie.

Le moteur toussota un moment, et l'espace d'un instant, Julie eu peur de se retrouver toute seule ici, en panne, sans que personne ne sache où elle était. Elle avait juste laissé un mot laconique à Céline, or cette dernière était en plein procès, et il pouvait passer du temps avant qu'elle trouve la petite note. Enfin le moteur démarra, et elle respira. Elle serra les lèvres en sentant à nouveau une vague de douleur, mais il n'était plus temps de tergiverser. Au détour d'un virage, apparut une maison en bois, qui semblait abandonnée. Mais Julie savait qu'il était là. L'orage avait repris, et le tonnerre faisait un tel bruit, que Jérôme ne l'avait certainement pas entendue arriver. Elle gara son véhicule, et resta assise. Elle ne pouvait pas encore sortir, il fallait qu'elle rassemble tout son courage. Qu'allait-elle lui dire ? Quels mots utiliser pour expliquer son état d'esprit ces derniers mois ? Et puis c'est qu'elle aussi avait des questions. Elle ouvrit doucement la portière et sortit péniblement de la voiture. Le vent s'était levé et plaquait ses vêtements contre elle, faisait voler ses cheveux. A petit pas elle s'approcha de la porte, elle leva la main au dessus du battant, puis la laissa tomber. Elle avait peur, son cœur battait la chamade, et puis une autre douleur irradiait dans son corps. Elle se plia en deux, reprit son souffle, et tapa contre la porte. L'orgueil, la peur, tout ça devait être mis de côté, il fallait qu'elle se mette à l'abri.

Quelques minutes s'écoulèrent, qui lui parurent des heures. Le battant s'ouvrit enfin, et Jérôme apparut. Il était torse nu, seulement vêtu d'un short, la sueur coulait sur son visage. Certainement qu'il faisait des abdos, ou d'autres étirements, se dit machinalement Julie, se souvenant que Jérôme avait besoin de bouger et de se dépenser lorsqu'il restait trop longtemps enfermé.

Il la regarda d'un air surpris, elle essaya de sourire, et puis elle s'écroula. Il réussit à la rattraper, en s'écriant :

- Julie !!!

Il aida la jeune femme à se coucher sur le sofa, près de la cheminée éteinte.

- Mon Dieu si je m'attendais.... dit-il ensuite d'une voix préoccupée. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Julie se mit à respirer comme on lui avait appris aux séances d'accouchements sans douleur. Respirer par le nez, expirer par la bouche.

- Ces derniers temps, je n'étais plus moi-même, et puis je t'en voulais trop parce que j'avais l'impression que tu m'avais abandonnée.

Jérôme s'accroupit à côté d'elle, pour être à sa hauteur.

- Je ne t'ai pas abandonnée, je suis juste parti faire mon boulot.

- Tu ne m'as plus donné de nouvelles, tu n'es même jamais venu. Je n'en pouvais plus de ne pas savoir.

Jérôme se leva, il fourra ses mains dans ses poches et soupira. Il avait besoin de bouger, la nervosité l'avait toujours rendu agité.

- Que te dire ? reprit-il au bout d'un moment. Rien ne s'est passé comme prévu, il y a eu des sabotages, des grèves, je n'avais pas une minute à moi, je devais me battre sur tous les fronts. Je travaillais presque vingt heures par jour, et je m'écroulais sur mon lit.

Jérôme se tourna vers Julie. Un grand bonheur l'avait envahi lorsqu'il l'avait découverte devant sa porte. Mais à présent, il ne savait pas bien ce qu'il devait penser. La situation était si embrouillée. Elle était enceinte et ne lui avait jamais rien dit. Il lui en voulait confusément et il ne savait pas bien comment gérer cette situation.

- Tu aurais dû m'en parler ! accusa-t-il tout à coup

Julie avait fermé les yeux, et se concentrait sur une nouvelle douleur. Puis elle tourna la tête vers Jérôme.

- Je ne l'ai pas su pendant très longtemps.

Le jeune homme la regarda d'un air incrédule.

- Tu ne l'as pas su pendant combien de temps ? Voyons ces choses-là se savent très vite de nos jours. Tu aurais dû m'en faire part.

Julie soupira, puis elle essaya de s'asseoir, avant de répondre :

- Il y a deux mois que je le sais, avant je faisais un blocage. Tu vois telle une autruche, je ne voulais pas y penser. On appelle ça « un déni de grossesse ».

Jérôme se laissa choir sur le fauteuil d'en face.

- Un déni de grossesse ? Impossible, on le voit bien que tu es enceinte.

Julie essaya de sourire, puis se mordit la lèvre.

- On ne voyait pas tellement que j'étais enceinte. Pour commencer, j'avais beaucoup maigri, et je n'avais aucun symptôme. Pas de nausées, pas d'envie irraisonnée. Je pleurais beaucoup, et mes règles n'étaient pas comme d'habitude, mais j'ai mis ça sur le compte du chagrin, jusqu'à ce que mon docteur me dise que c'étaient de fausses règles, sûrement dues au bouchon muqueux. Enfin bref, je ne voulais pas être enceinte toute seule, je ne voulais pas prendre de décision, j'avais juste envie d'oublier. Surtout de t'oublier.

- Pourquoi ne m'as-tu rien dit lorsque je suis revenu ?

- Parce que j'étais en colère contre toi. Inconsciemment je voulais te faire mal autant que tu m'avais fait mal. Mets ça sur le compte des hormones.

Julie se plia en deux. Jérôme se précipita vers elle, il mit ses mains sur ses épaules, et demanda :

- Mon Dieu Julie, qu'est ce que tu as ?

- Je suis en train d'accoucher, répondit la jeune fille d'un air ironique, ça ne se voit pas ?

Jérôme se précipita vers la table où était posé son téléphone portable.

- Tu aurais dû me le dire !!! s'écria-t-il d'une voix paniquée. Il essaya bien de composer le numéro des urgences, mais il n'y avait pas de réseau. Il regarda autour de lui, paniqué, à la recherche de ses clés.

- Je vais t'emmener à l'hôpital tout de suite.

Julie se laissa aller sur les coussins du canapé. Elle se contenta de dire :

- C'est trop tard, et avec ce temps, il risque de naître sur la route. Non il vaut mieux que je reste ici.

- Tu n'y penses pas ! s'écria Jérôme de plus en plus affolé. Il te faut un gynécologue, une sage femme, une table d'accouchement, que sais je ?

Julie ne pu s'empêcher de rire. Depuis qu'elle l'avait revu, elle se sentait revivre, malgré cette douleur qui la traversait parfois.

- Je pense que tu vas devoir jouer le rôle du gynécologue, et celui de la sage femme.

- Impossible, mon rôle à moi se borne juste à te tenir la main, ou alors de rester dans le couloir et de faire les cent pas.

- Tu n'as pas le choix. Aide moi à me lever.

Jérôme vint vers elle. Il ne savait vraiment pas quoi faire, et se sentir tellement impuissant était un état qu'il détestait. Il avait besoin de contrôler sa vie, or depuis neuf mois, il avait l'impression de ne plus rien contrôler.

- Que veux-tu faire ?

- Je vais m'allonger devant la cheminée, je pense que ce sera plus pratique que ce canapé. Et puis il faudra que tu m'aides à me déshabiller.

- Oh mon Dieu ! Quelle idée as-tu eue de venir ici au lieu d'aller à l'hôpital ? reprit Jérôme en l'aidant à s'installer.

- La naissance n'était pas prévue avant deux semaines. Je voulais juste..... Julie poussa un cri

- Quoi !!!! s'écria Jérôme.

- J'ai envie de pousser.

- Attends, il faut qu'on trouve une autre solution. Je ne peux pas t'aider à accoucher, là par terre. D'abord c'est pas hygiénique, ensuite je ne sais pas quoi faire, et puis....

Julie lui mit la main sur la bouche, puis se souleva, et agrippa ses chevilles, et poussa de toute ses forces.

Jérôme se tut. Il ouvrit grands les yeux en voyant apparaître le contour d'un crâne couronné de duvet. A partir de là, un grand calme l'envahit. Après plusieurs poussées, la tête du bébé apparut enfin. Jérôme aida l'enfant à dégager les épaules, et il glissa bientôt entre ses mains. Un cri sortit de sa gorge et il le posa sur le ventre de sa mère, qui le regardait, émerveillée, les larmes aux yeux.

- C'est un garçon murmura Jérôme la gorge serrée par l'émotion.

Pendant un long moment ils se regardèrent éblouis par ce petit miracle.

- Qu'est-ce que je dois faire maintenant ? demanda Jérôme au bout d'un moment.

- Il faudrait couper le cordon ombilical avec du fil. Et puis amène des linges.

Jérôme eut beaucoup à faire, entre couper le cordon, nettoyer le bébé et la mère, et les installer dans le lit.

Un rayon de soleil perçait à travers les nuages. L'orage était fini, et le beau temps semblait revenir. Julie s'était endormie avec son bébé emmaillotté près d'elle. Jérôme les avait admirés tous les deux, ne sachant pas très bien comment analyser les émotions de toutes sortes qui l'envahissait.

Il venait de se changer, et regardait par la fenêtre, se demandant s'il devait sortir la voiture, et aller chercher de l'aide. Mais il répugnait à laisser Julie et le bébé tous seuls. Que la vie lui semblait pleine de surprise, se dit-il en regardant sa petite famille.

Il soupira et commença à ranger la pièce, il avait besoin de s'occuper. Pourtant ses pensées s'envolèrent malgré lui vers ce moment fatidique où il était sorti de son appartement. Le jour où il s'était envolé vers la Colombie.

Au départ c'était un projet plutôt gratifiant. Bien sûr quitter Julie avait été dur, mais il avait pensé que son travail allait lui donner de grandes satisfactions, et qu'à ce moment là, la séparation ne sera plus aussi douloureuse. Il s'était trompé sur les deux tableaux.

L'endroit lui avait semblé au bout du monde. Il avait dû voyager pendant trois jours avant d'arriver. En plus c'était dans les Andes, à des hauteurs vertigineuses, il avait dû s'habituer au

soroche (le mal des hauteurs dû au manque d'oxygène) et surtout, personne n'avait compté avec la population locale, qui n'était pas d'accord avec la construction.

La nourriture, le travail de forçat, le mal du pays et surtout Julie qui lui manquait à un point qu'il n'aurait pas imaginé, avaient rongé son moral. Bref, au bout d'un mois, il n'en pouvait plus. Il n'avait rien dit de cela dans ses lettres, il ne voulait pas l'inquiéter. Seulement, il ne s'était pas rendu compte qu'elle s'inquiéterait quand même.

Julie soupira dans son sommeil, et Jérôme se tourna vers elle. Il ne put résister à la tentation de s'asseoir à côté d'elle, de lui caresser les cheveux, et de l'embrasser. Puis il se tourna vers son fils. Son fils ! Il ne pouvait toujours pas y croire. Le bébé faisait des grimaces dans son sommeil, et il agrippa fortement le doigt que lui tendait son père. Comment tous cela avait-il été possible ?

Il se remémora le choc qu'il avait ressenti lorsque la lettre de rupture était arrivée. A l'époque, il ne vivait que pour une chose : retourner aussi vite que possible à la civilisation, à son pays, et surtout revenir vers Julie. Il s'était même promis de ne plus accepter d'aller au bout du monde, même si le privait d'une carrière mirifique. Les souffrances engendrées par ce travail étaient trop douloureuses pour qu'il envisage jamais de quitter la femme de sa vie à nouveau. Il avait même décidé qu'à son retour, il la demanderait en mariage et qu'ils s'achèteraient enfin cette maison à la campagne dont elle rêvait. Et puis voilà, ses rêves s'étaient brisés avec la lettre. Il soupira.

Ce soir-là, il avait voulu oublier. Oublier ce travail plus pénible que prévu, et oublier que Julie ne voulait plus de lui. Il était entré dans un bistro où les ouvriers avaient l'habitude de se réunir, avec la ferme intention de se saouler. Et c'est là qu'il l'avait revue. Juanita. Une femme qui s'était trouvée comme lui dans cette région, un peu par hasard. Elle avait suivi un prospecteur et s'était retrouvée perdue au bout du monde. Elle avait vu en lui une bonne poire pour la sortir de ce trou. Il était entré dans ce bouge, pour boire, et c'était assis devant le bar. Il en était à vider son troisième ou quatrième verre d'alcool frelaté, lorsqu'elle s'était assise à côté de lui.

- Alors, on est tout seul ? Tu n'as pas envie d'un peu de compagnie ?

Jérôme avait tourné la tête vers cette brune sculpturale, qui semblait lui faire du gringue. Elle avait croisé haut ses longues jambes, pour les mettre en valeur. Elle se penchait un peu vers lui pour qu'il puisse entrevoir ses seins lourds dans un décolleté léger. Elle exaltait un parfum épicé, et ses lèvres pulpeuses faisaient une moue charmante. Mais il n'avait pas envie de flirter, ni d'ailleurs d'aller plus loin avec elle. Il repensa à Julie, moins grande, avec des formes moins imposantes, dont le parfum léger lui faisait beaucoup plus tourner la tête que celui de cette aventurière. Il n'avait pas répondu, pensant que son silence allait la faire chercher ailleurs un pigeon. Mais elle ne s'était pas découragée pour autant. De ses longs ongles rouges, elle avait caressé doucement son poignet.

- J'ai l'impression que tu as besoin qu'on te remonte le moral, avait-elle repris de sa voix langoureuse.

- Tu te trompes, ma belle, je n'ai besoin d'aucune compagnie, à part celle de cette bouteille, avait-il rétorqué.

- Vraiment ? avait-elle répondu d'un air étonné, laisse moi te prouver que tu as tort.

Elle avait posé sa main sur sa cuisse dans un mouvement très sensuel.

- Arrête, je n'ai vraiment pas besoin de ça, avait-il dit en enlevant cette main baladeuse.

- Voyons un homme aussi viril que toi, perdu dans cette jungle depuis des mois, je suis sûre que tu dois être en manque de compagnie féminine.



Sans savoir pourquoi, il avait répondu :

- Oui j'ai besoin d'une femme, de la mienne, mais elle ne veut plus de moi.

A partir de ce moment-là, il ne savait plus comment la situation avait pu évoluer. Certainement qu'il avait eu besoin d'une oreille compatissante, et qu'il s'était laissé aller à pleurer sur l'épaule de la belle colombienne. Il avait encore bu beaucoup aussi.

Le lendemain, lorsqu'il se réveilla avec un mal de tête lancinant, il avait aperçu celle qui l'avait vampé toute la soirée nue à côté de lui.

Il ne se souvenait de rien, et il aurait pu jurer n'avoir pas touché cette fille. Mais il avait bien dû se rendre à l'évidence : quelque chose s'était produit entre le moment où il avait fait cette confidence, et l'instant où il avait ouvert les yeux dans un lit inconnu. Il s'en était voulu à mort, et il en avait voulu à Juanita. Cette dernière avait pensé que lui, le gringo, allait lui faciliter un voyage vers la France.

Mon Dieu, il entendait encore les cris de colère de la dame quand il lui avait fait comprendre qu'il ne mangeait pas de ce pain-là. Elle l'avait giflé et crié dans son vocabulaire les pires insultes. Il ne s'était pas défendu tellement il se sentait coupable.

Il avait repris son travail, et pendant les jours qui avaient suivi, il avait vécu comme un zombie. Et puis il était tombé malade. Malgré tous les vaccins qu'il avait dû faire avant son départ, il avait attrapé une maladie tropicale. Sur son lit de douleur, il avait déliré pendant des jours. Son état s'était tellement aggravé, qu'il fut renvoyé en France. Il aurait dû dire à sa sœur accourue à son chevet de parler à Julie. Mais son orgueil, ce foutu orgueil, ne lui avait pas permis de faire venir la seule personne dont il avait besoin. Il n'avait pas voulu qu'elle vienne à lui pleine de pitié.

Lorsqu'il avait été mieux, il avait essayé de la revoir. Mais elle n'avait même pas voulu lui parler. A cette époque il n'avait pas trop insisté, parce qu'il était encore envahi de remords à la pensée de Juanita. A présent, il savait pourquoi elle n'avait pas voulu le voir. Elle était dans les derniers mois de sa grossesse, et peut-être qu'elle n'avait pas voulu l'influencer. Même si en fin de compte elle était revenue vers lui. Ce n'était pas logique, il le savait bien, mais l'amour n'est jamais logique.

Julie ouvrit les yeux. Elle vit Jérôme, et un sourire fleurit sur ses lèvres.

- J'ai cru que j'avais rêvé, murmura-t-elle.

Jérôme s'assit à côté d'elle, et la prit dans ses bras.

- Non tu n'as pas rêvé, la preuve, regarde le petit bonhomme que voilà.

Julie caressa la petite tête, elle était tellement émue que des larmes s'amassèrent sous ses paupières.

- Quand je pense que la plus grande partie de ma grossesse, je l'ai ignoré, et que le reste du temps je lui en ai voulu.

- Et à présent, que ressens-tu ?

- Je suis heureuse, j'ai l'impression d'être enfin arrivée là où je voulais être.

- Le temps s'est amélioré, il faudrait que je vous amène à l'hôpital.

- Est-ce vraiment nécessaire ? On est si bien tous les trois.

Jérôme embrassa Julie sur le front, et répondit :

- Oui mon amour, c'est nécessaire, il faut qu'un docteur voit si tout est en ordre chez toi et chez le petit. D'ailleurs, as-tu pensé à un prénom pour notre enfant ?

- Non, j'étais beaucoup trop préoccupée.

- Il faudrait qu'on y pense sur le chemin.

Jérôme enveloppa Julie et le bébé dans une couverture, et les porta dehors vers sa voiture.

Pendant un moment, le silence fut total. Aucun des deux ne savaient quoi dire. Leur séparation, leur réconciliation, et la naissance de leur enfant, les avaient tellement choqués qu'ils ignoraient encore comment réagir.

Au bout d'un moment ils reprirent la parole en même temps :

- Est-ce que tu.....

- Pourquoi as-tu.....

Jérôme reprit :

- Toi d'abord

- Pourquoi as-tu si peu écrit ? demanda la jeune femme. Il y avait encore beaucoup de douleur dans sa voix.

- Je ne savais pas quoi te dire. Pourtant crois-moi, j'aurais pu t'écrire des pages sur la façon dont tu me manquais. Mais je ne pouvais pas. C'était déjà tellement dur comme ça, je ne voulais pas en plus que tu t'en fasses pour moi.

- Tu aurais dû. J'aurais pu te consoler, j'aurais pu...

Jérôme posa sa main sur la cuisse de la jeune femme, puis il lui dit :

- Non, rien n'aurait pu m'aider, à part ta présence.

- Peut-être que je serais accourue, j'aurais pu prendre le premier avion, pour qu'on se voit.

- Il ne valait mieux pas. C'est une région très dure. Je crois même qu'il faut y avoir vécu toute sa vie pour la supporter.

- Peut-être as-tu raison, répondit Julie dans un souffle. Et toi, que voulais tu dire ?

- Est-ce que tu voulais vraiment me quitter ? Est-ce que tu serais revenue, si tu n'avais pas été enceinte ?

- Je ne sais pas. J'étais dans un état bizarre. Je t'en ai tellement voulu de m'avoir quittée aussi rapidement. J'étais tellement furieuse de savoir que ton travail comptait plus pour toi que moi, que ce fut pour ainsi dire une action irréfléchie. Un coup de tête. Inconsciemment j'ai peut-être voulu te mettre à l'épreuve, voir si tu laisserais tout tomber pour revenir vers moi. Je sais bien, que c'est bête, mais je n'étais pas vraiment dans mon état normal.

- Non mon amour, ce n'est pas bête, parce que moi aussi j'ai voulu très souvent sauter dans le premier avion et revenir vers toi. Mais après ? J'aurais perdu mon travail, et dans ce milieu, je n'en aurais pas retrouvé. Il fallait que je supporte coûte que coûte, mais je m'étais promis que je reviendrais, et qu'alors...

- Oui, alors ?

Jérôme eut un sourire, le premier depuis que Julie l'avait revu.

- Alors je ne partirais plus jamais nulle part

- Vraiment ? Mais ta carrière ?

- De toute façon, elle aurait été fort compromise, après la maladie tropicale que j'ai attrapée, plus jamais on aurait pu m'envoyer dans ce genre de pays.

- Tu as été malade ? s'exclama Julie d'un ton angoissé.

- Oui, mais je m'en suis remis complètement.

- Pourquoi ne m'as tu pas prévenue ?

Jérôme pinça les lèvres. Il se rendait compte que lui aussi avait mal réagi.

- Moi aussi j'ai ma fierté. Tu avais rompu alors que j'étais à des milliers de kilomètres de toi, alors je n'avais pas envie que tu accoures à mon chevet par pitié.

- Nous avons été stupide tous les deux, dit Julie en lui caressant doucement la nuque.

La voiture entra dans la ville et ils ne parlèrent plus, trop de pensées tourbillonnant dans leur tête. Et déjà au loin apparut la masse imposante de l'hôpital.

Alors que Julie et le bébé étaient pris en charge, Jérôme n'eut pas la patience d'attendre dans la salle d'attente. Il demanda à une infirmière dans quelle chambre serait installée Julie, puis il

y déposa la valise de la jeune femme avant de repartir. Il voulait lui acheter des fleurs, il voulait lui montrer combien elle était précieuse.

Arrivé au centre commercial, il arrêta sa voiture dans le parking souterrain. Il acheta une douzaine de roses rouge, et ne put s'empêcher de s'arrêter dans un magasin pour bébé acheter une grenouillère et un ours en peluche. Alors qu'il revenait vers le parking, une autre vitrine l'attira imperceptiblement, et il mit un peu plus longtemps que prévu à revenir au chevet de sa bien-aimée.

Julie passa tous les examens, elle répondit à toutes les questions qu'on lui posait, mais elle ne pensait qu'à une chose : retrouver Jérôme, lui parler encore, lui demander s'il l'aimait encore. Mais lorsqu'elle se retrouva dans sa chambre, il n'était nulle part, et ce fut pour elle comme un coup de massue. Voilà qu'il l'avait encore abandonnée. Des larmes commencèrent à perler sur le bord de ses cils, et elle s'en voulait de se laisser aller ainsi. On frappa à la porte, et avant qu'elle ne pu répondre, une infirmière entra en poussant devant elle un berceau dans une coque transparente.

- Je vous ramène votre jeune homme, dit-elle un sourire sur les lèvres.

Julie essuya ses joues du revers de la main : elle était contente de revoir son bébé.

- Je ne sais pas ce que j'ai, je pleure pour un rien.

Le bébé s'était réveillé et commençait à gémir, et l'infirmière le posa dans les bras de sa mère, en disant :

- Allons ce n'est pas grave, les hormones sont toujours un peu détraquées après un accouchement. Il me semble que ce petit garçon a faim. Voulez-vous le nourrir vous-même, ou voulez-vous que je vous amène un biberon ?

- Je le nourrirai moi-même répondit Julie. Elle ouvrit sa chemise de nuit, et essaya maladroitement de donner le sein à son enfant. L'infirmière lui expliqua comment faire. Elles n'entendirent pas tout de suite qu'on frappait à la porte, et Jérôme entra.

- Je vais vous laisser, dit l'infirmière. Mais n'oubliez pas de réfléchir à un prénom pour votre garçon. Puis elle disparut.

Jérôme regarda d'un air émerveillé, son fils qui tétait avec avidité.

- Eh bien, on dirait qu'il a faim.

A nouveau Julie eut envie de pleurer, mais elle se contenta de dire :

- Viens, assieds toi. Puis elle vit le bouquet, et son cœur se remplit de joie. Il était parti pour lui ramener des fleurs.

Jérôme posa le bouquet dans le lavabo de la salle de bain attenante. Puis il s'assit dans le fauteuil à côté du lit. Le bébé avait fini par se rendormir, et il le prit dans ses bras pour le recoucher dans son petit lit.

Alors que Julie refermait sa chemise de nuit, elle vit le sachet que Jérôme avait posé par terre.

- Qu'est ce que tu m'as ramené ?

Jérôme lui tendit le paquet. Elle s'extasia sur l'ours et se mit à rire en voyant la phrase inscrite sur la grenouillère : « Je suis tout le portrait de papa ». Elle ne vit pas que le jeune homme sortit quelque chose d'autre de sa poche.

- Julie, je voulais te demander quelque chose.

La jeune femme leva la tête, alors que Jérôme lui prenait la main. Il avait un air grave en lui prenant la main.

- Julie, veux-tu m'épouser ?

Et la jeune fille vit la bague qui brillait dans une petite boîte en velours bleu nuit.

A nouveau, des larmes débordèrent de ses cils, et elle répondit d'une voix un peu tremblante :

- Oh oui ! J'ai toujours voulu t'épouser, depuis que je t'ai vu la première fois, j'ai su qu'il n'y aurait plus personne d'autre dans ma vie que toi.

Jérôme lui mis la bague au doigt, et lui dit avant de l'embrasser :

- Je t'aime.

Ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir derrière l'infirmière, qui venait pour remplir les formulaires d'admission. Elle ressortit et ferma la porte derrière elle en disant :

- Bah, cela peut bien attendre...